

Béances

Nymphomaniac (vol. I et II) de Lars von Trier, Danemark, Allemagne, France (et al.), 2013, 241 min.

Alice Michaud-Lapointe

Numéro 249, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72314ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud-Lapointe, A. (2014). Compte rendu de [Béances / *Nymphomaniac* (vol. I et II) de Lars von Trier, Danemark, Allemagne, France (et al.), 2013, 241 min.] *Spirale*, (249), 12–14.

NYMPHOMANIAC (VOL. I ET II)

de Lars von Trier

Danemark, Allemagne, France (et al.), 2013, 241 min.

« Cette version écourtée et censurée de *Nymphomaniac* a été approuvée par Lars von Trier, mais sans autre implication de sa part ». Tels sont les premiers mots qu'on peut voir s'afficher à l'écran avant le début respectif des volumes I et II de la plus récente œuvre de l'enfant terrible du cinéma danois. Abondamment discuté dans les médias dès le moment où Von Trier a annoncé publiquement qu'il souhaitait mettre en scène un porno de plus de quatre heures, *Nymphomaniac* a fait l'objet d'un buzz marketing très puissant et est rapidement devenu l'un des films les plus attendus de 2014. Qu'on en

quatre heures de *Nymphomaniac*, délesté de ses plans de coïts les plus explicites, ne possèdent au final que peu de caractéristiques du film pornographique traditionnel, tant sur le plan de la structure que de l'esthétique. Car ce n'est pas de pénétration graphique dont il est réellement question ici, mais bien de l'impossibilité de pénétration intérieure, du vide abyssal qui accompagne chaque nouvelle jouissance éphémère vécue par la protagoniste. En racontant, par le biais de chapitres linéaires, la vie d'une nymphomane, Lars von Trier poursuit plutôt dans la veine entamée par ses deux précédents films — *Antichrist*

tain nommé Seligman (Stellan Skarsgård, irréprochable) lui vient en aide et la recueille chez lui le temps de soigner ses blessures. À la demande d'un Seligman fort curieux, Joe accepte d'expliquer pourquoi elle se perçoit comme un « mauvais être humain » en racontant en *flash-back* chronologiques son histoire. S'ensuit donc le récit en huit chapitres de Joe, cette femme singulière qui s'est auto-diagnostiquée nymphomane et qui, selon ses propres dires, a « toujours demandé plus du coucher de soleil que les autres personnes ».

Diamétralement opposés dans leurs façons d'envisager la vie et son sens, Joe et Seligman se complètent par leurs mœurs divergentes. L'opposition entre leurs deux discours rythme l'entièreté du diptyque et permet à Von Trier de créer, non sans une certaine complaisance, un discours schizophrénique au sein de son œuvre, celui-ci utilisant ses personnages pour entamer une conversation avec lui-même, comme un ventriloque pourrait le faire avec ses pantins. Cependant, ce procédé narratif, même s'il apparaît au premier abord facile et que Von Trier tend à en abuser, est loin d'être inintéressant. Le duo dépareillé que forment Joe et Seligman fonctionne à merveille, dans la mesure où Joe, immanquablement, incarne la nature, l'inné, l'instinct corporel primaire, alors que tout du personnage de Seligman se rapporte à la culture, à la connaissance acquise ou au pouvoir de l'esprit. Vouant une affection démesurée aux espaces verts et aux jardins depuis son enfance — son père lui apprenait à regarder l'« âme des arbres » —, Joe ne trouve son salut qu'en admirant son « *little book of comfort* », rempli de différentes sortes de feuilles d'arbres séchées, tandis que Seligman ne sait réagir aux histoires salaces de Joe qu'en dressant des parallèles avec des éléments culturels ou théoriques

Comme spectateur, on ressort de l'expérience à la fois floué et profondément intrigué, comme si chaque film de Lars von Trier ouvrait systématiquement sur une discussion et un dilemme moral plus grand que lui...

prenne bonne note : la *persona non grata* la plus populaire de Cannes comptait maintenant réaliser un porno ! La campagne de publicité entourant le film a d'ailleurs longtemps semblé confirmer la rumeur, qu'on pense aux premières images dévoilées sur le web (Charlotte Gainsbourg, poitrine nue, entre deux hommes noirs) ou aux posters des visages des quatorze acteurs principaux mimant l'orgasme. Cela dit, si cette version raccourcie de *Nymphomaniac* a bel et bien été « approuvée » pour distribution à l'international, sans doute un peu à contrecœur par Von Trier — qui, tel qu'on le connaît, ne déteste pas jouer aux martyrs ou aux artistes muselés —, elle ne coïncide pas avec cette image de film controversé, obscène, voire excessivement sexuel à laquelle on nous avait tant préparés. Ces

(2009) et *Melancholia* (2011) —, et livre avec ce nouvel opus une réflexion troublante, complexe et joyeusement provocatrice sur la place (importante ou non) de la moralité en société ainsi que sur le poids insurmontable de la solitude humaine.

NATURE/CONTRE NATURE

Après une entrée en matière tout en lenteur et en finesse (plans panoramiques et *zoom in* soignés de murs de briques ruisse-lants de pluie et d'une bouche d'aération sombre, éléments qui semblent d'ores et déjà se rapporter au sexe féminin), on découvre le corps inerte et battu de Joe (Charlotte Gainsbourg) dans une ruelle, sur fond sonore brutal de *Führe Mich* de Rammstein. Rapidement, un bon samari-



Nymphomaniac, de Lars von Trier.

qui témoignent de son érudition. Par exemple, lorsque Joe affirme à son interlocuteur qu'elle est nymphomane, celui-ci ne retient que le mot « nymphe » et s'empresse d'établir une analogie avec la pêche à la ligne, ou encore, lorsqu'elle lui avoue qu'elle s'est fait dévier par trois coups dans le vagin et cinq dans l'anus, celui-ci associe ces nombres à la suite mathématique de Fibonacci. Ainsi, si Joe ne sait pas raconter ses aventures autrement qu'en les illustrant de façon brute, Seligman ne sait pas les écouter sans chercher à les intellectualiser, refusant de les comprendre à travers la loupe sexuelle et voyeuriste qui lui est tendue par Joe. Car comme celui-ci finit par l'admettre en toute logique : « *There's nothing sexual about me. I don't look at you through the glasses coloured by sexuality or sexual experience. I'm a virgin. I'm innocent.* »

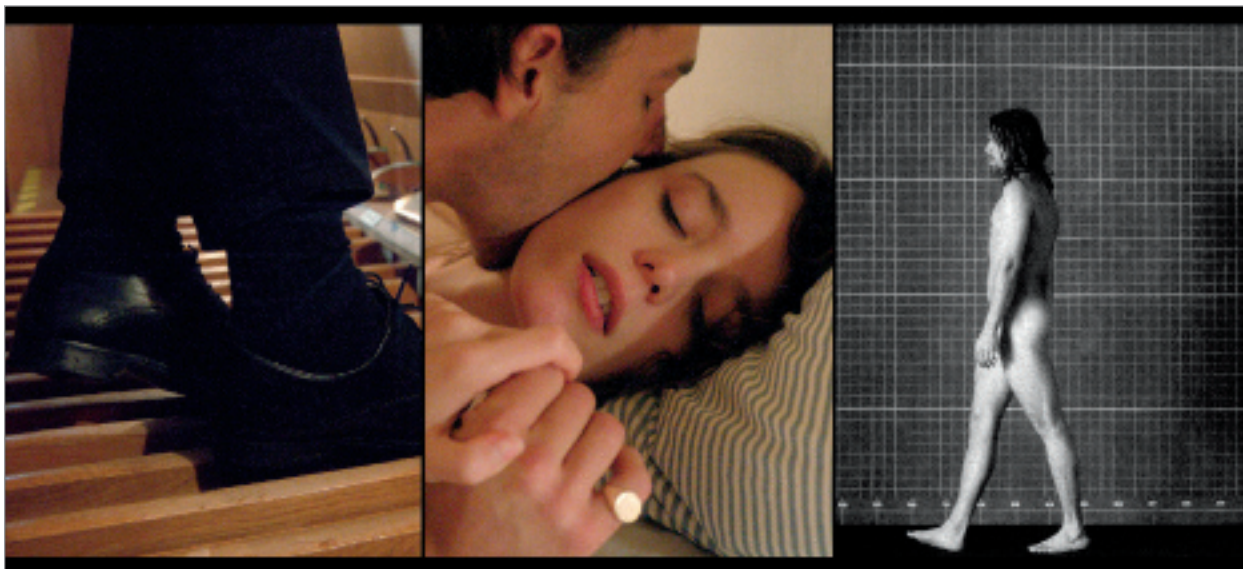
Cette réplique de Seligman s'avère l'une des plus révélatrices du film, car elle confirme le fait qu'il se joue bel et bien un combat ultime dans *Nymphomaniac* : un combat entre nature et culture, certes, mais aussi entre vice et vertu, discours blasphématoire et discours biblique. Seligman, qui n'est pas croyant, s'efforce d'excuser les actes répréhensibles de Joe en les rationalisant, prétextant qu'ils ne sont pas « contre nature » et qu'elle ne devrait pas se traiter comme une pécheresse en quête de châtiement. Ne laissant pas même le mot

« péché » survivre au-delà du dogme religieux, il se permet de se blanchir de toute faute sous le couvert de sa pureté sexuelle. Hélas, Lars von Trier n'a pas l'habitude d'épargner ses personnages et *Nymphomaniac* ne fait certainement pas exception à la règle. Permutant souvent les rôles de ses protagonistes en cours de parcours, le réalisateur danois aime déjouer son spectateur, le confronter à des situations où la morale et la justice se révèlent déficientes. Les dernières minutes du film sont à cet égard particulièrement dévastatrices, puisque le bon Seligman, qui délivre Joe du fardeau de sa solitude en lui offrant un toit et une oreille, se transforme plus tard en faux prêtre défroqué lorsqu'il rejoint sa protégée endormie, espérant lui aussi être libéré du poids de sa chasteté. Ce qui résulte de cette scène finale a d'ailleurs le mérite d'être à l'image de Joe, radical et sans concession, car chez Von Trier, de *Breaking the Waves* (1996) à *Dogville* (2003) en passant maintenant par *Nymphomaniac*, le corps vengeur l'emporte toujours sur l'esprit.

« MEA VULVA, MEA MAXIMA VULVA »

Serait-il ainsi possible d'attribuer à la plus récente œuvre de Von Trier une certaine visée féministe ? D'apercevoir une révolte contre l'hégémonie masculine, une réap-

ropriation du corps dans toute sa puissance sexuelle ? Pas tout à fait. Bien que *Nymphomaniac* semble emprunter certaines idées au féminisme et les déformer à sa guise — qu'on pense au « *Mea culpa* » qui, dans la bouche de la jeune Joe et de sa meilleure amie B., devient un « *Mea vulva, mea maxima vulva* », véritable chant satanique visant à pourfendre la « *société de l'amour et ce qu'elle en a fait* », ou au fait que Joe adulte, à la fin du film, n'est plus dans la « *résistance subconsciente* », comme la nomme Seligman, mais bien dans la résistance physique pure et dure —, les positions de Von Trier sur le sujet demeurent trop ambiguës et énigmatiques pour qu'il soit possible d'en tirer une interprétation définitive. S'inscrivant parfaitement dans la continuité des précédents films du réalisateur, *Nymphomaniac* est un dipytique pervers qui amalgame plusieurs types de discours sociaux, de façon à les retourner les uns contre les autres et à les rendre obsolètes. Comme spectateur, on ressort de l'expérience à la fois floué et profondément intrigué, comme si chaque film de Lars von Trier ouvrait systématiquement sur une discussion et un dilemme moral plus grand que lui (et c'est souvent à ce signe qu'on distingue les plus grands réalisateurs). Mais si *Nymphomaniac* joue sur plusieurs tableaux avec le second degré et l'ironie qu'on reconnaît à son créateur, que le film multiplie les positions et les



Nymphomaniac, de Lars von Trier.

expériences sexuelles de Joe, nous la montrant enfant ressentir son premier orgasme spontané ou adulte s'adonner compulsivement à des séances de sado-masochisme avec K., c'est son imperméabilité et son sentiment d'incomplétude constant qui transpercent l'écran.

À l'instar des héroïnes d'*Antichrist* et de *Melancholia*, Joe peine à s'extraire de son corps et souffre d'un mal intérieur dont elle ne peut guérir. Elle se révèle à plusieurs reprises incapable de rejoindre un « ensemble » ou d'intégrer une communauté, que cela se traduise par la famille qu'elle échoue à créer avec Jérôme (son seul véritable amour), ses amitiés adolescentes qu'elle délaisse ou le groupe de thérapie pour nymphomanes anonymes qu'elle quitte en claquant la porte. Cet épisode particulier donne justement lieu à l'une des tirades les plus mémorables du film, lorsque Joe affirme sa différence aux autres « accros du sexe » en clamant haut et fort : « *I'm not like you. I'm a nymphomaniac. And I love myself for being one. But above all, I love my cunt and my filthy, dirty lust.* » En réussissant à prononcer ces paroles en public, à exprimer sa marginalité indéniable et son refus de participer à une société hypocrite qui vit dans le déni de ses désirs et de ses pulsions, Joe surpasse les protagonistes d'*Antichrist* et de *Melancholia* par sa dialectique franche et sa lucidité assumée. Volontairement, mais non sans heurts, Joe se retire du monde et consent à embrasser sa solitude, à ne faire qu'un avec elle, faisant même vœu d'abs-

tinence devant le regard perplexe de Seligman. Mais lorsque celui-ci fait un pas de trop vers elle, on comprend immédiatement qu'aucun personnage n'aura droit à un traitement de faveur, et surtout pas ceux qui osent sous-estimer la douleur des autres, car suivant la logique intrinsèque de *Nymphomaniac*, la solitude n'est pas une croix qui se porte à deux.

LA BLAGUE ET LE BLASPHEME

Si les personnages du réalisateur danois semblent prisonniers de leur corps comme de leur pensée, ils ne sont en fait jamais réellement laissés à eux-mêmes, puisque la voix de leur créateur se fait constamment entendre à travers les leurs. Inséparable de ses films, Lars von Trier n'est pas de ceux qui se font oublier ou qui se placent discrètement en retrait de leurs accomplissements. Celui-ci semble même avoir voulu réaliser avec *Nymphomaniac* une œuvre si longue qu'elle lui aurait permis de s'auto-citer, et ce, à plusieurs reprises et non sans un certain amusement évident. On retrouve notamment dans le nouveau film de Von Trier la fameuse scène d'*Antichrist* où l'on voyait un petit garçon se jeter par-dessus un balcon, mais cette fois, la scène est revisitée, comme si on était en train de visionner un « *alternate ending* » d'*Antichrist* et que Charlotte Gainsbourg, actrice principale des deux films, faisant preuve de négligence domestique pour une deuxième fois et toujours en pla-

çant ses besoins sexuels avant la sécurité de son enfant. Plusieurs allusions à *Melancholia* sont aussi frappantes, qu'on pense au plan en plongée des corps des deux héroïnes dans la nature verdoyante ou à la musique de Wagner, qui hante elle aussi cette œuvre. Tel un véritable chef d'orchestre capable de prévoir les bons coups comme les fausses notes, Lars von Trier re-contextualise ses travaux précédents avec un talent certain et utilise ses personnages comme bon lui semble, autant pour faire mousser la polémique autour de sa propre personne que pour anticiper les réactions de son auditoire. Mais le point culminant de ce jeu initié par le cinéaste se fait indubitablement sentir lorsque Seligman admet à Joe : « *If anyone else had told me this story, I would have seen it as a blasphemous joke.* »

Qu'on décide en effet d'interpréter *Nymphomaniac* comme une blague impertinente et narcissique entre Von Trier et sa *persona* est un choix qui peut se comprendre, tant celui-ci semble se délecter de ses autoréférences et de ses supercherie discursives. Mais il n'en demeure pas moins que ce film-fleuve est l'une des œuvres les plus littérales, ambitieuses et étonnantes du réalisateur danois qui parvient, de digression en digression, à nous hameçonner pendant 241 minutes comme des poissons, à l'image des nymphes de Seligman.

